**NORMES, CONTROLE SOCIAL ET SOCIALISATION**

**I) PRESENTATION DU PROBLEME**

**Document n°1**

« (…) mais, ainsi que le rappelle N. Elias, à mesure que les hommes surmon­tent les obstacles que dresse la nature et satisfont de mieux en mieux leurs besoins, ils s’aperçoivent que la question de l’éta­blissement de relations sociales stables devient essentielle; alors que le problème de la survie a longtemps été le pro­blème numéro un, il laisse place depuis le XIXème siècle au problème de la relation avec les autres, problème sociologi­que par excellence. »

*(Th Rogel : « Introduction impertinente à la sociologie » - Liris- 2004)*

**Document n°2**

Vivre ensemble à la fois égaux et différents, n'est-ce pas la quadrature du siècle? La mondialisation de l'économie nous mélange dans les supermarchés de l'information et de la consommation, mais ne nous aide pas à nous comprendre; et lorsque nous cherchons refuge dans notre identité ou dans une communauté homogène, nous en venons inévitablement à rejeter l'Autre dont la différence apparaît vite comme une menace.

Nous avions trouvé autrefois une réponse: vivons ensemble comme citoyens de la même ville ou de la même nation et respectons la vie privée de chacun. Mais les bouleversements techniques et économiques ont renversé les barrières qui séparaient la vie publique de la vie privée, et l'économie internationale envahit la sphère publique.

Une autre solution se dessine: chacun d'entre nous, dans toutes les parties du monde, tente de combiner sa participation au monde technique avec l'affirmation de son héritage culturel et de sa personnalité. J'appelle Sujet ce désir de construction d'une vie vraiment individuelle.

*(*[*Alain Touraine*](http://www.fayard.fr/alain-touraine) *– « Pourrons-nous vivre ensemble ? »- Fayard – 1997)*

**II) NORMES, VALEURS, RÔLES, CULTURE**

1. **QU’EST-CE QU’UNE NORME ?**

**Document n°3**

Quand un automobiliste brûle un feu rouge, quand un enfant triche en jouant aux billes avec ses camarades, quand un employé s’habille de façon excentrique, il s’expose à des sanctions : retrait de permis de conduire, réprimande ou rejet de la part des autres enfants, moqueries de ses collègues, etc. C’est la sanction - pas nécessairement effective, mais potentielle - qui rend visible la norme et en dévoile l’existence : le Code de la route, les règles du jeu des billes, les usages vestimentaires, etc.

Les normes étant fort diverses, les sanctions qu’elles suscitent en cas de violation le sont aussi. Tout d’abord, les normes ne sont pas toutes obligatoires au même degré ; la gravité des transgressions et la sévérité des sanctions varient donc fortement. Ensuite, selon que les normes sont formelles ou informelles, les sanctions sont institutionnalisées ou non. Dans le premier cas, des organismes spécialisés (justice, police, conseil de discipline...) sont chargés de veiller au respect de normes strictement codifiées et à l’application de sanctions appropriées. Dans le second cas, les sanctions sont diffuses et peuvent être mises en œuvre directement par tout un chacun. Enfin, les sanctions ne sont pas seulement négatives, c’est-à-dire destinées à pénaliser ceux qui transgressent les normes, elles peuvent aussi être positives et prendre la forme de récompenses, pour encourager les conduits conformes.

Si la sanction (ou tout du moins son éventualité) est ce qui révèle l’existence de la norme, ce n’est pas toujours elle qui lui donne sa force. Très souvent les individus respectent les règles sociales parce qu’ils y adhèrent et en reconnaissent la légitimité, et non parce que la sanction les y contraint. Au cours du processus de socialisation, ils ont intériorisé les normes qui sont devenues partie intégrante de leur morale personnelle. Le contrôle social qui s’exerce sur les comportements n’est donc pas seulement externe.

*(Nicole Pinet, Sans sanctions, pas de normes, Nathan 2001)*

**Document n°4**

# Nous sommes abreuvés d'images de gens beaux, minces, bronzés et souriants. Nécessairement en pleine forme et au « *top* » de la réussite sociale. Dans le monde réel, l'apparence compte-t-elle aussi beaucoup ? Malheureusement oui, selon le sociologue Jean-François Amadieu. Démonstration.

Y a-t-il un standard de beauté ? On peut dire qu'à un moment donné, dans une société donnée, il existe un standard de la beauté physique même si ces normes fluctuent en fonction des époques. Pour les silhouettes, on peut calculer un rapport taille/hanche ou un indice de masse corporelle . Des études américaines ont montré que les femmes au rapport taille/hanche faible, entre 0,7 et 0,8, étaient jugées attirantes. Qui plus est, ces femmes étaient jugées exactement avec les mêmes critères par les populations des deux sexes. Cette convergence des préférences confère au rapport taille/hanche un rôle central et un pouvoir quasi dictatorial. Non seulement les femmes rejoignent les hommes dans leur jugement, mais elles durcissent leurs exigences et se rêvent avec un corps idéal, plus mince encore que ne le souhaitent les hommes. Car lorsque l'on présente des silhouettes de profil correspondant à des femmes de même taille mais de poids variable, les résultats montrent que la femme préférée des hommes a un indice de masse corporelle de 20,4, tandis que celle préférée par les femmes, encore plus mince, se situe à 19,3. Il y a une véritable tyrannie de la minceur

( *L'Avènement du corps-capital - L’Expansion N°94  Mars 2006)*

**Document n°5**

En outre, tandis que certaines normes, telles la faculté de voir et l'aptitude à lire et à écrire, se trouvent commu­nément réalisées dans la société, il en est d'autres, celles qui se rattachent à la beauté physique par exemple, qui ressemblent plus à des idéaux et constituent par suite des critères auxquels personne ou presque ne satisfait sa vie durant. Et même à s'en tenir aux premières, on cons­tate que leur seul nombre a pour effet de disqualifier bien des gens.

*(Erving Goffman : « Stigmates – Les usages sociaux des handicaps- Ed de Minuit – 1963)*

**Document n°6**

Les « manières de table » du Moyen Âge enseignent aux jeunes aristocrates ou aux pages à savoir se comporter de façon cour­toise, selon leur rang : « Deux hommes de noble extraction ne doivent se servir de la même cuiller ». « Boire dans la soupière n'est pas convenable ». « Quelques personnes mordent dans leur tranche de pain et la replongent ensuite dans le plat à la manière des paysans » ; etc. Au début du règne de Louis XIII, il est désormais conseillé aux enfants d'utiliser le couteau et la fourchette pour saisir des aliments, car « tremper ses doigts dedans les saulses, c'est le propre des gens de village ». Le contact physique direct des autres êtres ou de la nourriture apparaît donc simplement comme un signe d'appartenance à une humanité inférieure, ici le monde rural.

*(R. Muchembled : « Société et mentalité dans la France moderne – VIème-XVIIème siècles –Armand Colin – 1990)*

**Document n°7 : Traités de savoir-vivre du XVIème siècle - Extraits**

53 Que ceux qui aiment la moutarde et la saumure veillent soigneusement à ne pas faire de la saleté en y plongeant leurs doigts.

57 Se râcler la gorge en se mettant à table se moucher dans la nappe ; voilà deux choses peu convenables pour autant que je puisse en juger.

69 Ne faites pas de tapage à table quand vous mangez : quelques-uns le font ; mais vous, mes amis, souvenez-vous qu'il n'y a guère habitude plus malséante

811 me semble que c'est une grande incongruité quand je vois des gens se livrer à la mauvaise habitude de boire comme une bête tant que la bouche est encore pleine de nourriture

313 i1 ne faut jamais boire dans la soupière mais se servir d'une cuiller, c'est plus convenable

45 Quelques personnes mordent dans leur tranche de pain et la replongent ensuite dans le plat à la manière des paysans les hommes « courtois » s'abstiennent de ces mauvaises habitudes

(N. Elias : « La civilisation des mœurs «  - Calmann-Lévy – 1969)

**Document n°8**

Inutile d'avoir potassé un guide des bonnes manières dédicacé par Na­dine de Rothschild pour al­ler bâfrer deux hambur­gers et une grosse frite chez McDonald's : dans un nou­veau spot de pub, icono­claste à souhait, la multi­nationale du steak haché décomplexe définitivement ses clients en les encoura­geant à rester « nature ». Alors qu'une voix d'enfant énonce les interdits en ma­tière de politesse, les images nous présentent des consommateurs en train de faire exactement le contraire : avaler un « Big Mac » en plantant bien les deux coudes sur la table, grignoter des bouts de poulet frits en lisant le journal, siroter un Coca en tapant sur la table au tempo d'un walkman...jusqu'à la scène surréaliste finale où un couple s'enlace en contre-jour, le temps d'un long baiser que l'on imagine parfumé au ketchup. Les consommateurs de chez McDo, des gens comme vous et moi, seraient-ils de gros dégueulasses ?

*(L’Evènement du Jeudi n° 529 – Du 22 au 28/12/1994)*

1. **QUE SONT LES VALEURS ?**

**Document 9 : la notion de valeur en sociologie**

Nous dirons de la valeur qu'elle est une manière d'être ou d'agir qu'une personne ou une collectivité reconnaissent comme idéale et qui rend désirables ou estimables les êtres ou les conduites auxquels elle est attribuée. A l'aide de cette définition, nous allons mainte­nant dégager certains traits qui caractérisent les valeurs.

Tout d'abord, la valeur se situe dans l'ordre idéal et non dans celui des objets concrets ou des événements. Ceux-ci peuvent expri­mer ou représenter une valeur, ils peuvent la rappeler ou s'en inspirer; mais c'est par référence à un certain ordre moral, esthétique ou intellectuel dont ils portent l'empreinte qu'ils méritent ou appellent le respect. En tant qu'idéal, la valeur implique donc l'idée d'une qualité d'être ou d'agir supérieure à laquelle on aspire ou dont on s'inspire. A ce titre, cependant, la valeur n'est pas moins réelle que les conduites ou les objets dans lesquels elle se concrétise ou par lesquels elle s'exprime. L'univers des idéaux est une réalité pour les personnes qui y adhèrent; il fait partie d'une société aussi bien que les immeubles ou le système routier.

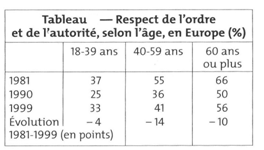
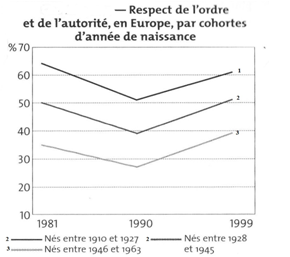
(Guy Rocher : « Introduction à la sociologie générale » - Tome 1 - Points-Seuil – 1968)

**Document n°10**

Parler d'alimentation, c'était parler de saveur, de bouquet, d'arôme, de préparations savantes ou secrètes, échange-r des souvenirs gourmands et des recettes. Aujourd'hui, ce serait davantage comptabiliser les calories, séparer les lipides des glu­cides, préferer le micro-oncles et sa non-cuisson, conseiller là recherche méticuleuse de la diversité, penser aux apports vitaminiques anti-stress, saupoudrer de quelques compléments ali­mentaires ... dans un seul but : être en forme au meilleur prix. L’alimentation ne touche donc plus simplement notre imaginaire du goût, du plaisir, la sensualité de nos papilles et la finesse de notre odorat, elle se laisse gouverner par une autorité de surplomb, la santé, et son clergé, les nutritionnistes et diététiciens relayés par le médecin généraliste

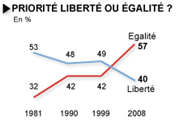
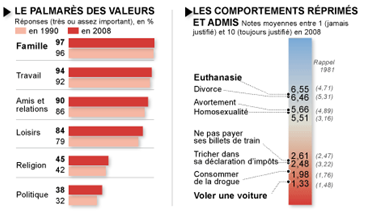
*(P. Weil : « A quoi rêvent les années 80 ? » - Seuil – 1993)*

**Document n°11**



*(Étienne Schweisguth : « L'éventail des normes sociales » - Futuribles n°277- Juillet 2002)*

**Document n°12**



*Le Monde,* 24.04.09

1. **QU’APPELLE-T-ON « RÔLE » ET « STATUT » ?**

**Document n°13**

Un rôle est généralement défini comme une conduite adaptée à certaines situations, et non à d'autres. Pleurer, par exemple, est un comportement qui ne saurait être considéré en soi comme un rôle, mais pleurer lors d'un enterrement en est un : c'est une con­duite prévue, appropriée, spécifique de cette situation.

*(Richard Sennet : « Tyrannies de l’inimité » - Seuil – 1979)*

**Document n°14**

Si l'on prend pour centre d'observation un individu, la place qu'il occupe détermine son statut et son rôle : son statut est l'ensemble des comportements à quoi il peut s'attendre légitimement de la part des autres, son rôle l'ensemble des comportements à quoi les autres s'attendent légitimement de sa part.

Beaucoup de statuts sont complémentaires : ainsi mari-épouse, malade-médecin, acheteur-vendeur, chef­surbordonné. Le système social consiste, en réalité, dans un système de statuts. Le fait que les sociétés fonctionnent et subsistent oblige à supposer que, dans l'ensemble, les divers statuts sont compatibles.

En poursuivant l'analyse, on voit que des distinctions s'im­posent dans la notion de statut. Tout individu possède un grand nombre de statuts qui coexistent, ce sont les statuts particuliers; mais il a aussi dans la société une position d'en­semble et quand on parle du statut d'un individu, c'est sur­tout à ce statut total ou global qu'on se réfère. On doit aussi distinguer entre le statut prescrit, donné à l'individu, dont il ne sortira pas quoi qu’il fasse : par exemple son sexe, ou son âge ; et les statuts acquis auxquels, dans une mesure plus ou moins grande selon les sociétés, un individu pourra accéder par son industrie, ou par sa chance.(…)

Le statut lui-même n'est pas simplement attaché à cette per­sonne : elle le pense, il fait partie de sa conscience de soi.

On doit d'abord souligner que le statut exerce, pour l’individu à qui il s'attache, des fonctions bien définies. A cet indi­vidu il apporte un point d'ancrage, un cadre de référence, une norme,(…)

En même temps le statut comporte un contenu, et ce n'est pas moins important. Il détermine, avec-précision, le compor­tement de l'individu dans la vie sociale, et les comportements des autres à son égard, ce qu'on attend de lui et ce qu'il doit attendre des autres. (…) Le statut exprime avec précision, individuellement, les droits et les devoirs. Le statut donne à l'individu la définition sociale de.lui-même

*(Jean Stoetzel « La psychologie sociale » - Flammarion – 1978)*

**Document n°15**

On peut préciser cet effet de la condition du jeune sur son apprentissage social en observant que les rôles assignés aux divers âges, depuis l'enfance jusqu'à l'état adulte, peuvent être ou non en continuité. La remarque a été faite par Ruth Benedict et présente un grand intérêt 6. Il n'est pas discutable que le cycle de la vie humaine comporte une grande disconti­nuité naturelle : l'enfant nouveau-né sera père un jour. Mais le passage d'un état à l'autre peut se faire d'une manière continue ou d'une manière discontinue. Dans notre société, la formation et l'apprentissage de l'enfant ne sont pas disconti­nus partout. Certes, d'une part nous opposons l'enfant, que tandis que l'adulte doit y faire face sans broncher ; l'enfant doit obéir et l'adulte commander. Mais, d'un autre côté, nous obligeons l'enfant, dès que la chose est biologiquement possible, à se soumettre à notre régime adulte de trois repas par jour ; de même, nous enseignons la pudeur extrêmement tôt, par con­traste avec ce qui se passe en d'autres sociétés. Mais on peut retenir trois domaines dans lesquels notre culture établit une discontinuité entre le rôle d'enfant et le rôle d'adulte. Ce sont la responsabilité et l'irresponsabilité, la dominance et la sou­mission, enfin les rôles sexuels.

On a déjà rappelé ci-dessus que certaines sociétés donnent aux enfants des rôles responsables, ce que nous ne faisons pas. De même, nous considérons comme allant de soi qu'un enfant doit obéir. Benedict rappelle l'étonnement d'un voya­geur visitant un Indien Crow, qui se réjouissait d'avoir un fils intraitable. « Ce sera un homme », disait le père. Dans le domaine sexuel, la discontinuité est universelle si l'on veut, puisque la maturité physiologique est tardive. Mais *ce* fait peut être interprété différemment par les cultures des divers peuples. Partout on a remarqué que les unions sexuelles sont stériles avant la puberté, fécondes ensuite. Par suite, si la cul­ture insiste sur le plaisir du jeu sexuel, on ne voit aucun mal dans les jeux sexuels des enfants puisqu'ils sont stériles : c'est ce qui se passe un peu partout en Mélanésie. Ou bien la cul­ture met l'accent sur la reproduction, comme chez les Zuni du Nouveau-Mexique ; alors les rapprochements sexuels des enfants seront défendus, non pas parce que sexuels, mais parce que stériles. Dans l'un et l'autre de ces cas, on peut par­ler de continuité, dit Benedict, en ce sens que l'enfant n'ap­prend rien qu'il doive désapprendre ensuite. Il n'en va pas de même chez nous, qui enseignons d'abord que le sexe en soi est mauvais, en essayant ensuite de taire désapprendre cette leçon.

*(Jean Stoetzel : » La psychologie sociale » - Flammarion – 1978)*

**Document n°****16**

On prend quand même un dessert ? dit-il, ou je demande l'addition. Au moment où on leur porta l'addition, Monsieur demanda à Anna Bruckhardt si elle désirait qu'il l'invite ou si elle préférait partager. Anna Bruckhardt n'avait pas de préfé­rence. Après quelques instants de réflexion, Monsieur lui confia qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il convenait de faire dans ces cas-là. Anna Bruckhardt, le rassurant, lui dit qu'il n'y avait pas de règle en la matière. Parfait. Dans ce cas-là, c'était devenu tout à fait insoluble. Qu'est-ce qu'on fait, alors ? dit Monsieur et, baissant la tête, il se plongea dans la contemplation de ses doigts dans l'obscurité. Anna Bruckhardt, qui commençait à sourire de sa perplexité, lui répéta que c'était vraiment comme il voulait. Finalement, proposant de cou­per la poire en deux, Monsieur, ne s'en sortant pas, suggéra de diviser l'addition en quatre et de payer lui-même trois parts (c'est le plus simple, dit-il, d'une assez grande élégance mathématique en tout cas). *(J.P. Toussaint : « Monieur » - Ed de Minuit – 1986)*

1. **RITES ET RITUALISATION**
2. **Les rites de passage**

**Document n°17**

La vie individuelle, quel que soit le type de société, consiste à passer successivement d'un âge à un autre et d'une occupation à une autre. Là où les âges sont séparés et aussi les occupations, ce passage s'accompagne d'actes spéciaux, qui par exemple constituent pour nos métiers l'apprentissage, et qui chez les demi-civilisés consistent en cérémonies, parce qu'aucun acte n'est chez eux absolument indépendant du sacré. (…) C'est le fait même de vivre qui nécessite les passages successifs d'une société spéciale à une autre et d'une situation sociale à une autre : en sorte que la vie individuelle consiste en une succession d'étapes dont les fins et commencements forment des ensembles de même ordre : naissance, puberté sociale, mariage, paternité, progression de classe, spécialisation d'occupation, mort. Et à chacun de ces ensembles se rapportent des cérémonies dont l'objet est identique : faire passer l'individu d'une situation déterminée à une autre situation tout aussi déterminée. L'objet étant le même, il est de toute nécessité que les moyens pour l'atteindre soient, sinon identiques dans le détail, du moins analogues, l'individu s'étant du reste modifié puisqu'il a derrière lui plusieurs étapes et qu'il a franchi plusieurs frontières. D'où la ressemblance générale des cérémonies de la naissance, de l'enfance, de la puberté sociale, des fiançailles, du mariage, de la grossesse, de la paternité, de l'initiation aux sociétés religieuses et des funérailles.

*(Arnold Van Gennep : « Les rites de passage »- Stock,* ***1924)***

**Document n°18**

Tout rite de passage, explique van Gennep, comporte trois temps : préliminaire, liminaire (c'est-à-dire « sur le seuil ») et postliminaire. D'un autre point de vue - celui de l'acteur -, on dira : séparation (de l'état ou du lieu antérieur), marge (entre deux), et agrégation (à un nouvel état). Tout le reste de son livre est une application de ce schéma à un très grand nombre d'exemples de rites pris sur les cinq continents et à l'histoire ancienne, ramené à la métaphore du franchissement d'un seuil.

Pour van Gennep, *« chaque société générale peut être considérée comme une sorte de maison divisée en chambres et couloirs »* : sortir d'un groupe ou entrer en contact avec un autre sont des actes ritualisés, ne serait-ce que par un geste de politesse. Un exemple retient son attention : c'est celui d'un étranger (un Blanc) accueilli chez les Massaï du Kenya. A la frontière, un messager du chef vient sacrifier une chèvre et scelle l'amitié avec le voyageur en lui enfilant au doigt la moitié d'un morceau du cuir de la bête. Il y a là, typiquement, un rite d'agrégation au groupe. (…) Le genre de rite formant le coeur de la démonstration de van Gennep est celui qu'il appelle le changement d'état, et traite en cinq chapitres fournis sur les rites de grossesse, de naissance, d'initiation, de mariage et de mort. Quels que soient les objectifs particuliers du rite, explique van Gennep, la séquence ternaire est présente ou affleure. Ainsi, dans de nombreuses sociétés, la femme enceinte est un objet d'évitement, parfois même, comme chez les Todas de l'Inde, elle est tenue de changer physiquement de résidence. Dans d'autres, elle est recluse et tenue d'observer des interdits alimentaires ou vestimentaires : toutes ces mesures sont, selon van Gennep, des rites de séparation qui la placent dans une situation marginale. Ensuite vient l'accouchement et, plus ou moins rapidement, les rites du retour à la vie normale (agrégation). Dans certains cas, au moins, van Gennep pense pouvoir affirmer que la mère acquiert, après la naissance, un statut nouveau, ce qui fait de l'ensemble de la séquence un rite de passage à part entière. Toutefois, la démonstration la plus satisfaisante que donne van Gennep est celle qui porte sur les rites dits de puberté, en Afrique, en Amérique et ailleurs. L'auteur entend bien montrer qu'il ne s'agit en rien de rites thérapeutiques ou magiques liés à la puberté, mais de cérémonies comparables aux rites initiatiques des sociétés secrètes et des confréries religieuses : le but du rite est de faire passer le novice de la société des enfants à celle des adultes. Chez les Massaï, les garçons commencent par faire de longues visites dans les villages, puis sont rasés (préliminaire), circoncis, et ils restent enfermés plusieurs jours dans des huttes de brousse (phase liminaire). Puis on les rase à nouveau, et ils vivent dans la brousse jusqu'à ce que leurs cheveux aient repoussé : on les leur tresse, et ils acquièrent le statut de guerrier (postliminaire).

# *(Nicolas Journet : « Les rites de passage » -* [*Sciences Humaines N° 112 - Janvier 2001*](http://www.scienceshumaines.com/les-hommes-en-question-pouvoir-identite-roles_fr_15.htm)*)*

**Document n°19**

Benedict pousse son analyse encore plus loin. Il y a, certes, d'abord, des sociétés avec un minimum de disconti­nuité, des sociétés où l'on peut dire que le passage d'un rôle à l'autre est continu. C'est là un premier type. Mais c'est entre les sociétés avec discontinuité qu'il faut faire une distinction. Dans beaucoup de sociétés primitives, la discontinuité ne résulte pas d'une nécessité économique ou politique, ou du fait qu'elle comporte une utile division du travail ; elle repose sur un dogme intellectuel, celui de la différence entre l'enfant et l'adulte. Dans ce cas, ces sociétés prévoient, comme il est typique chez les Australiens, des rites de passage, qui officiali­sent le changement de statut, et ainsi facilitent la transforma­tion. Au contraire, notre société, qui n'est pas moins caracté­risée par le dogme de la discontinuité, n'a pas d'institution pour aider le passage. La turbulence de l'adolescence, pense Benedict, s'explique par là, et non pas par des nécessités phy­siologiques ; Benedict retrouve ainsi une idée qui avait été dégagée par M. Mead dès 1928, après son voyage aux Samoa (cf. *Coming of age in Samoa).* Nous ne faisons rien pour aider les jeunes à sortir de l'adolescence et, en même temps, nous leur reprochons de ne pas adopter immédiatement un comportement qui, jusque-là, leur a été prohibé. La notion de discontinuité est donc fort importante pour interpréter les formes diverses de l'apprentissage au cours de l'enfance et de l'adolescence. *(Jean Stoetzel : » La psychologie sociale » - Flammarion – 1978)*

1. **Les rites d’interaction**

**Document n°20** Ces rites, Goffman les définit comme étant les « événements qui ont lieu lors d'une pré­sence conjointe et en vertu de cette présence conjointe »53 et qui rendent possibles les rela­tions sociales. Ce sont les gestes ou les postures affichées, ou encore les paroles prononcées dans les situations où des individus se trouvent face à face, parfois même de façon médiatisée (sous forme de relations épistolaires, par exemple). Dans ces situations, justement, il s'agit, d'une part, de ne pas perdre la face, ni, d'autre part, de la faire perdre aux autres, ce qui suppose un minimum de savoir-faire, autrement dit, de tact, de diplomatie et d'aisance. (…) Il s'agit aussi, vis-à-vis des autres d'éviter faux-pas et gaffes. C'est que, dans la logique durkheimienne, la personne et sa face sont des objets sacrés qu'il faut préserver par des actes symboliques qui relèvent de l'ordre rituel. «La face est une image du moi dessinée en termes d'attributs socialement approuvés », écrit Goffman, l'apparence qui est donnée aux autres, et qu'ils attendent. Ainsi, le sacré se trouve transféré vers l'individuel, le profane est sacralisé (…)

Ce sont, par exemple, les rites de déférence, c'est-à-dire, d'une part, les rites d'évitement (proscriptions, interdictions, tabous), et, d'autre part, et à l'opposé, les rites de présentation (salutations, compliments, excuses, invitations). Ces actes symboliques, que Goffman qualifie de «rites statutaires », ou « interpersonnels », nécessitent un effort de chacun pour maîtriser leurs implications envers un objet, son interlo­cuteur, qui a, pour lui, une valeur particulière, sacrée.

*(Ph Guillot : «  Rites et sociétés » - DEES n°104- Juin 1996)*

**Document n°21**

« J’emploie le terme *rituel* parce qu’il s’agit ici d’actes dont le composant symbolique sert à montrer combien la personne agissante est digne de respect, ou combien elle estime que les autres en sont dignes. » (…)

« Dans la société contemporaine, les rituels adressés aux représentants d’entités supranaturelles sont partout en déclin, de même que les grandes cérémonies, avec leurs longs chapelets de rites obligatoires. Il ne reste que de courts rituels qu’un individu accomplit pour et envers un autre et qui attestent de la civilité et du bon vouloir de la part de l’exécutant, ainsi que la possession d’un petit patrimoine de sanctitude de la part du bénéficiaire. Il ne reste, en bref, que des rites interpersonnels. »

# *(E. Goffman : « Les Rites d'interaction » - Editions de Minuit – 1974)*

**Document n°**22

(…) les gens ne peuvent être sociables que lorsqu'ils sont protégés les uns des autres. Sans barrières, sans limites, sans cette distance mutuelle qui constitue l'essence même de l'impersonnalité, les hommes de­viennent destructeurs. Non parce que la « nature humaine » serait en soi mauvaise (c'est là l'erreur des conservateurs), mais parce que la culture édifiée par le capitalisme et la sécularisation conduit nécessairement au fratricide quand les gens font des relations in­timistes la base même des rapports sociaux.

*(Richard Sennet : « Tyrannies de l’inimité » - Seuil – 1979)*

**Document n°23**

Nous avons donc conçu une question qui met en scène, précisément, la sociabilité alimen­taire dans un espace public, le restaurant. Qu'attend-on du repas et quelles sont les motivations des convives ? Tout d'abord la consom­mation proprement dite : tout simplement se nourrir, manger et boire. Il y a aussi l'agrément d'être ensemble et, précisément, de partager ce repas. Ce qui peut rendre compte de la motivation pre­mière ou de l'ordre des motivations des convives, c'est leur manière de régler la note. Nous avons donc proposé aux répondants d'ima­giner une situation dans laquelle ils se trouvent au restaurant « avec trois amis très proches » de même sexe. Pour payer l'addi­tion, laquelle de ces trois solutions préfère-t-on ?

|  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
|  | **Allemagne** | **USA** | **Suisse** | **France** | **GB** | **Italie** |
| **Quelqu’un paie pour tout le monde** | 16 | 20 | 13 | 25 | 21 | 13 |
| **68On divise l’addition en quatre** | 20 | 30 | 58 | 56 | 59 | 68 |
| **Chacun paie pour ce qu’il a consommé** | 64 | 50 | 30 | 19 | 20 | 19 |

1. Chacun paie la somme correspondant exactement à ce qu'il a consommé : le plus important dans un tel repas peut donc sem­bler être le boire et le manger effectivement absorbés.
2. On divise l'addition en quatre parts égales même si tout le monde n'a pas consommé la même chose - ce qui indique en somme que ce que l'on paie, c'est le fait d'être ensemble et de par­tager une expérience.
3. L'un des convives règle l'addition pour les autres, soit pour des raisons de prestige ou de préséance, soit parce qu'une réciprocité existe entre les convives et que chacun règle un repas tour à tour.

Les résultats sont très tranchés. Ceux des répondants qui préfèrent la solution où l'on partage la somme par le nombre de convives manifestent ainsi qu'ils paient moins pour ce qu'ils ont consommé que pour l'occasion et l'expérience sociale, le moment partage. C'est cette solution qui, dans l'ensemble, est préférée par le plus grand nombre de répondants, tous pays confondus (47 %). Les échantillons américain et surtout allemand, en revanche, sont très attachés au partage « consommationniste » - chacun paie pour ce qu'il a consommé. Jean-Vincent Pfirsch (1997) a déjà observé que cette pratique est assez courante en Allemagne : à l'issue d'un repas, la serveuse, au moment d'apporter l'addition, demande : « Zusam­men ? » (« ensemble ? ») pour savoir si la note devra être rédigée pour tous ensemble ou séparément. Le partage de l'addition est préféré (et nous n'en sommes pas surpris, compte tenu des autres résultats) en Italie, en France et en Suisse. (…) La modalité de réponse le moins souvent choisie, c'est celle dans laquelle l'un des convives règle l'addition pour tous. À la vérité, cette modalité recouvre deux cas de figure : celui dans lequel un convive paie à raison de son statut (âge, rang, etc.) et un autre dans lequel la réciprocité future est la condition implicite ou explicite (« la prochaine fois, c'est pour moi »). Le premier cas semble typique d'une vision patriarcale ou gérontocratique. Dans le second cas, c'est bien la sociabilité qui est sous-jacente : elle cherche même à se perpétuer dans le temps, puisque la réciprocité nécessaire crée une quasi-obligation de renouveler l'occasion jusqu'à ce que tous les convives présents aient tour à tour réglé leur « tournée ».

(C. Fischler, E. Masson : « Manger – Français, américains et européens face à l’alimentation » - Odile Jacob – 2008)

**III) LE CONTRÔLE SOCIAL**

**Document n°24**

Le contrôle social, c’est l’ensemble des ressources matérielles et symboliques dont dispose une

société pour assurer la conformité du comportement de ses membres à un ensemble de règles et de

principes prescrits et sanctionnés. Pour la sociologie américaine antérieure à 1940, le contrôle social,

ce sont les modèles culturels appris par l’individu, et les mécanismes institutionnels qui récompensent

et qui sanctionnent la conformité - ou la déviance – par rapport à ces modèles. Plus tard, la notion de

contrôle a été enrichie par les progrès réalisés dans l’analyse des phénomènes d’interdépendance.

**R. Boudon** et **F. Bourricaud** : *Dictionnaire critique de la sociologie*, PUF, 1982 (p. 112)

**Document n°25 : Extrait de bulletin municipal.**

**Taille des haies**

La période de taille des haies est terminée. Certains d’entre vous auront taillé leurs haies sans rechigner, d’autres ont eu besoin de la visite de l’agent de proximité pour s’exécuter.

Nous pouvons constater qu’en majorité, les travaux ont été correctement réalisés.

Nous constatons malheureusement que certains d’entre vous se moquent des recommandations et n’ont pas daigné s’exécuter.

Pour ces personnes, il est fort à parier que le prochain avertissement aura l’allure d’une mise en demeure, voir même d’une amende.

**MAUVAIS**  **BON**

<http://www.tellin.be/adm/BulletinsCommunaux/TELLIN_115.pdf>

**Document 26 Document 27**



**Document n ° 28 : Le conformisme**

L'expérience d'Asch (1952) permet de distinguer la part prise par le proces­sus d'étalonnage de celle prise par l'influence des autres membres du groupe dans les évaluations des sujets expérimentaux soumis à une tâche perceptive. Asch souhaite montrer que les individus placés devant une tâche percep­tive non ambiguë ne subissent aucune influence de la part du groupe dans lequel ils sont insérés. L'influence d'un groupe ne saurait aller à l'encontre d'une évidence pour un sujet donné.

Asch propose aux sujets expérimentaux une tâche de comparaison de longueur de segments. Il s'agit de trois segments de longueur différente ; ils doivent désigner lequel d'entre eux a la même longueur que le segment étalon. La tâche est évidente et ne comporte aucun risque d'erreur : les différences entre le segment étalon et les autres segments est de 2,5 cm.

Les sujets expérimentaux passent l'expérience en groupes de neuf personnes. Chaque groupe est constitué de "compères", complices avec l'expérimentateur, et d'un seul sujet naïf. Les compères ont pour consigne de donner une réponse fausse lors de sept essais sur douze.

Les résultats.de l'expérience montrent que, dans la série des sept évalua­tions incorrectes, un tiers des réponses des sujets naïfs se conforment à l'avis de la majorité des compères.

Asch se dit surpris par de tels résultats qui montrent l'influence de la majorité d'un groupe sur la minorité, influence susceptible d'opérer contre l'évidence même de la perception. Il observe que la taille du groupe (3, 7 ou 10 membres) ne modifie pas l'effet de conformisme observé et que en portant la différence de longueur des segments de 2,5 cm à 7,5 cm, l'effet de conformisme se manifeste encore de manière significative : 28 % des réponses des sujets naïfs se conforment à l'avis de la majorité des compères. Il semble pourtant que, dans ces situations extrêmes, les sujets naïfs soient plus clairement scindés en deux catégories, les soumis (environ un quart des sujets) et les indépendants (environ la moitié). Les recherches sur la soumission ont permis d'éclairer ce phénomène surprenant

*(A.Blanchet-A. Trognon : « La psychologie des groupes »-Armand Colin – 1978)D*

**Document 29**

Quand je m'acquitte de ma tâche de frère, d'époux ou de citoyen, quand j'exécute les engagements que j'ai contractés, je remplis des devoirs qui sont définis, en dehors de moi et de mes actes, dans le droit et dans les mœurs. Alors même qu'ils sont d'accord avec mes sentiments propres et que j'en sens intérieurement la réalité, celle-ci ne laisse pas d'être objective ; car ce n'est pas moi qui les aifaits, mais je les ai reçus par l'éducation. Que de fois, d'ailleurs, il arrive que nous ignorons le détail des obligations qui nous incombent et que, pour les connaître il nous faut consulter le Code et ses interprètes autorisés ! De même, les croyances et les pratiques de sa vie religieuse, le fidèle les a trouvées toutes faites en naissant ; si elles existaient avant lui, c'est qu'elles existent en dehors de lui. Le système de signes dont je me sers pour exprimer ma pensée, le système de monnaies que j'emploie pour payer mes dettes, les instruments de crédit que j'utilise dans mes relations commerciales, les prati­ques suivies dans ma profession, etc., etc., fonctionnent indépendamment des usages que j'en fais. Qu'on prenne les uns après les autres tous les membres dont est composée la société, ce qui précède pourra être répété à propos de chacun d'eux. Voilà donc des manières d'agir, de penser et de sentir qui présentent cette remarquable propriété qu'elles existent en dehors des consciences individuelles.

Non seulement ces types de conduite ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non. Sans doute, quand je m'y conforme de mon plein gré, cette coercition ne se fait pas ou se fait peu sentir, étant inutile. Mais elle n'en est pas moins un caractère intrinsèque de ces faits, et la preuve, c'est qu'elle s'affirme dès que je tente de résister. Si j'essaye de violer les règles du droit, elles réagissent contre moi de manière à empêcher mon acte s'il en est temps, ou à l'annuler et à le rétablir sous sa forme normale s'il est accompli et réparable, ou à me le faire expier s'il ne peut être réparé autrement. S'agit-il de maximes purement morales ? La conscience publique contient tout acte qui les offense par la surveil­lance qu'elle exerce sur la conduite des citoyens et les peines spéciales dont elle dispose. Dans d'autres cas, la contrainte est moins violente ; elle ne laisse pas d'exister. Si je ne me soumets pas aux conventions du monde, si, en m'habillant, je ne tiens aucun compte des usages suivis dans mon pays et dans ma classe, le rire que je provoque, l'éloignement où l'on me tient, produisent, quoique d'une manière plus atténuée, les mêmes effets qu'une peine proprement dite. Ailleurs, la contrainte, pour n'être qu'indirecte, n'en est pas moins efficace. Je ne suis pas obligé de parler français avec mes compatriotes, ni d'employer les monnaies légales ; mais il est impossible que je fasse autrement. Si j'essayais d'échapper à cette nécessité, ma tentative échouerait misérable­ment/ Industriel, rien ne m'interdit de travailler avec des procédés et des méthodes de l'autre siècle ; mais, si je le fais, je me ruinerai à coup sûr. Alors même que, en fait, je puis m'affranchir de ces règles et les violer avec succès, ce n'est jamais sans être obligé de lutter contre elles. Quand même elles sont finalement vaincues, elles font suffisamment sentir leur puissance contrai­gnante par la résistance qu'elles opposent. Il n'y a pas de novateur, même heureux, dont les entreprises ne viennent se heurter à des oppositions de ce genre.

Voilà donc un ordre de faits qui présentent des carac­tères très spéciaux : ils consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui. Par suite, ils ne sauraient se confondre avec les phéno­mènes organiques, puisqu'ils consistent en représen­tations et en actions ; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience indivi­duelle et par elle. Ils constituent donc une espèce nouvelle et c'est à eux que doit être donnée et réservée la qualifica­tion de sociaux.

*(Emile Durkheim : «  Les règles de la méthode sociologique » - PUF-1894)*

**Document n°30**

Il est intéressant de noter qu'on observe de nos jours, alors que les nouvelles normes sont solidement installées et considérées comme allant de soi, un certain relâchement par rapport au XIXè siècle, du moins en ce qui concerne l'évocation verbale des besoins naturels. Depuis la guerre, on dit plus franchement, plus naturellement ce qu'on veut exprimer, sans recourir à ce sourire forcé ou à ces rires qui accompagnent habituellement les entorses aux tabous. Mais ce relâchement n'est possible — de même que celui de nos moeurs à la plage et au dancing — que parce qu'un minimum d'habitudes, d'autocontraintes ancrées dans des institutions techniques, de retenue dans la vie pulsionnelle et dans les comportements individuels semble assuré, en accord avec la progression du seuil de la sensibilité aux expériences « pénibles ». Bref, il s'agit d'un relâchement dans le cadre d'un niveau acquis une fois pour toutes.

Les normes qui découlent de notre phase de civilisation sont caractérisées par l'écart considérable séparant le com­portement des « adultes » ou se disant tels de celui des enfants. Les enfants sont tenus d'accéder en très peu de temps au niveau de pudeur et de sensibilité avancé qui est en fait l'aboutissement d'une évolution séculaire. (…). Les parents ne sont, dans ce contexte, que les instru­ments — souvent imparfaits —, les premiers agents du conditionnement : en réalité, c'est la société dans sa tota­lité, c'est le réseau social où évolue le jeune, qui par mille intermédiaires exerce une pression constante sur lui et le modèle plus ou moins parfaitement à son image.

*(Norbert Elias : « La civilisation des mœurs » - 1ere éd 1939 – Calmann-Levy – 1973)*

**IV) LA SOCIALISATION**

**Document n°31 : deux définitions de la socialisation**

Processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au cours de sa vie les éléments socio-culturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l’influence d’expérience et d’agents sociaux significatifs et par là, s’adapte à l’environnement social où elle doit vivre

*(Guy Rocher « Introduction à la sociologie générale »  - Tome 1 –Seuil 1968)*

La socialisation nécessite l'acquisition et l'intériorisation des modèles culturels, des pratiques, des [normes](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Norme.htm), des [codes](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Code.htm) [symboliques](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Symbolique.htm), des règles de conduite et des [valeurs](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Valeur.htm) de la [société](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Societe.htm) dans laquelle vit l'individu. Induite par les contraintes imposées par la société (famille, école,...) et les [interactions](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Interaction.htm) avec l'environnement social, elle permet de construire l'[identité sociale](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Identite_sociale.htm).

[*http://www.toupie.org/Dictionnaire/Socialisation.htm*](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Socialisation.htm)

**Document n°32**

**Socialisation primaire**

La socialisation primaire est celle de l'**enfance** et de l'**adolescence** sur laquelle se construisent la personnalité et l'[identité sociale](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Identite_sociale.htm). Elle se fait essentiellement avec la **famille** qui a un caractère omniprésent, avec la nourrice, la crèche, l'école, les amis, etc. Cet univers est perçu par l'enfant non pas comme un monde parmi d'autres mais comme **le seul monde existant**.

#### Socialisation secondaire

La socialisation secondaire est celle qui se déroule à la fin de l'adolescence et durant la **vie adulte**, dans les différents milieux sociaux que fréquente l'individu : écoles, études, sports, vie professionnelle, groupes de pairs, activités extraprofessionnelles, etc. S'appuyant sur la socialisation primaire, la socialisation secondaire la complète, la prolonge ou la transforme.

<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Socialisation_primaire_secondaire.htm>

**Document n°33 : socialisation par imprégnation et socialisation par interaction**

Deux modèles théoriques de la socialisation s'opposent : le premier l'aborde comme contrainte légitime, devant conduire l'enfant, être défici­taire, à souhaiter entrer dans l'ordre des adultes; le second valorise les interactions et compétences juvé­niles, au travers de situations per­mettant la construction de soi. (…) Changement de définition donc : la société n'est plus une chose en soi, la socialisation n'est plus cheminement vers l'âge adulte, mais construction de situations qui se tiennent, avec ce qu'elles supposent de rapports de forces et de principes de légitimité.

*(Pascale Garnier: « La socialisation en procès : conflits, enjeux et dynamiques » - VEI Enjeux, n° 120, mars 2000)*

**Document n** **° 34** « Les nouvelles normes n'apparaissent pas d'un seul coup. Certains comportements sont interdits, non parce qu'ils sont contraires à l'hygiène, mais parce qu'ils sont pénibles à voir et qu'ils donnent lieu à des associations déplaisantes ; beaucoup d'instances et d'institutions s'appliquent à inculquer à des milieux de plus en plus vastes la honte d'offrir à ses semblables de tels spectacles, la peur de déclencher des associations qui, à l'origine n'existaient pas. Mais dès qu'elles se sont fixées dans certains rites tels le rite de la fourchette, elles se reproduisent de façon automatique tant que n'interviennent pas des modifications profondes de la structure des rapports humains. La génération des parents qui ont accepté comme allant de soi certaines normes de comportements poussent leurs enfants /…/ avec plus ou moins de sévérité à maîtriser leurs penchants, à réfréner leurs pulsions. Quand un enfant étend sa main vers quelque chose de gluant, de gras, on lui dit :"Il ne faut pas faire cela, cela ne se fait pas !". Et le déplaisir que les parents éprouvent en voyant de tels gestes se transmet par l'habitude aux enfants, sans l'intervention d'une tierce personne./…/

Le fait même que l'exemple du monde environnant vient s'ajouter à la pression et à la contrainte exercées par quelques adultes aboutit, chez les adolescents, de très bonne heure à l'oubli ou au refoulement de l'idée que leurs sensations de pudeur et de malaise, leurs impressions de plaisir et de déplaisir puissent être modelées par des pressions extérieures et réduites ainsi à une norme commune. La jeunesse les considère au contraire comme quelque chose de très personnel, de très "intime" que la nature a déposé dans leur berceau. Les normes sociales qui ont été imposées à l'individu du dehors, se reproduisent ensuite sans à-coups par l'autocontrainte qui jusqu'à un certain degré opère automatiquement même si, au niveau de la conscience, la personne en refuse la cause.

Ainsi s'accomplit dans chaque individu, en raccourci, un processus qui, dans l'évolution historique et sociale a duré des siècles ».

*Norbert Elias, La civilisation des mœurs, Pocket, 1996, p181 à 183*.

**V) LES ECARTS A LA NORME**

**Document n° 35**

1) **Variance** : on parle traditionnellement de variants quand l'individu s'éloigne de la norme mais n'est pas pour autant rejeté du groupe. Ce sera "l'excentrique", l'original,...-

9

2) La **déviance** est plus généralement réservée aux comportements prohibés ou rejetés par le groupe.

3) On réservera les termes **d'exclusion** ou de **marginalité** pour désigner le résultat de la déviance. Cette exclusion peut être le fait de multiples variables :

+ Exclusion économique due au chômage à l'insuffisance de revenus,...

+Exclusion scolaire : qui rend l'individu plus vulnérable face au chômage mais peut également le priver des éléments culturels essentiels à une vie en société.

+ Exclusion sociale : qui se traduit par une rupture de la plupart des liens sociaux (isolement,...)

4) La **stigmatisation**.

La stigmatisation désigne à l'origine des marques corporelles destinées à exposer ce qu'à d'inhabituel ou de détestable le statut moral de la personne; par extension, elle désigne également tout signe visible permettant de connaître le statut déprécié d'un individu (l'illettré, la prostituée,...), cette dépréciation dépendant des valeurs de la société globale (le noir dans le sud des U.S.A, l'obèse dans notre société seront stigmatisés).

***DIVERSITE DES ECARTS***

**Document n° 36 Document n° 37**

**Document n°38**



**Document n° 39**

- "Ils ont des plaies béantes, mais ne les sentent pas". Les naufragés de la rue, clochardisés, niés en tant qu'humains, subissent un stress psychique tel qu'ils s'"auto-excluent", selon des médecins.

"Ils se coupent de leur corps, de leur affect, de leur pensée. Le déni d'eux-mêmes les déconnectent du sensoriel et du psychisme", explique le Dr Jean Furtos, psychiatre, chef de service à l'Hôpital du Vinatier (Lyon). Paradoxalement, ces survivants se trouvent plus marginalisés encore, depuis que l'actualité se focalise sur le problème criant des "mal logés". Parce qu'ils ne demandent rien. "Invisibles" et "inaudibles" pour la société.

"Leur pied est gangrené: ils disent que ce n'est rien", note le Dr Furtos, On les croit schizophrènes: ils ont mis hors circuit une intelligence qui revient, intacte, lorsqu'on les ré-humanise".

*(AFP : 20.12.08 )*

**LA COMPLEXITE DES ECARTS A LA NORME**

# DOCUMENT N°40 : Les surdoués passent le bac. Et après ?

Pendant que les enfants de son âge terminent leur classe de 4e, [Edwin Hamel](http://www.lemonde.fr/sujet/94d9/edwin-hamel.html) de Le Court se présente au baccalauréat. A 13 ans et demi, c'est le deuxième plus jeune candidat. Le benjamin de la session, qui tient à son anonymat, est né quatre mois après lui. C'est le seul de 1996, quand quatre sont nés comme Edwin en 1995 et une dizaine en 1994. La difficulté pour eux n'est pas de décrocher le bac, mais d'éviter, une fois cette formalité accomplie, de piétiner dans le système éducatif français où rien ne sert de courir, puisque l'essentiel est d'arriver à point.

Présage de ce goût pour la norme, Edwin n'a pas pu faire son dossier de demande de bourse en ligne. Sa date de naissance y était refusée. (…)

Parce que l'université n'offre pas toujours le cadre dont ont besoin ces étudiants hors normes, elle la leur déconseille. *"Ceux qui sont attirés par la médecine y vont mais s'y sentent souvent perdus et y souffrent plus que des élèves moyens du manque d'encadrement"*, rappelle [Ariel Adda](http://www.lemonde.fr/sujet/0579/ariel-adda.html), une psychologue qui suit de nombreux forts potentiels. *"On en retrouve certains sans diplôme après avoir tenté deux fois le concours de fin de première année. Souvent ils ont traversé les années lycée avec trop d'aisance pour apprendre à travailler et, là, ils se retrouvent perdus. Ils arrivent en consultation en grande détresse. Leur souffrance est très forte parce que leur intelligence les rend ultralucides sur leur situation."* Un rapport à eux-mêmes, aux autres et au monde qui ne leur laisse aucun répit. Même plus tard, une fois passée l'adolescence. (…) Jeanne Siaud-Facchin reçoit de nombreux adultes insatisfaits. *"Ils ont suivi des parcours exemplaires, occupent des postes très enviables et, un jour, ont le sentiment que leur jouet sonne creux. Ils ressentent au fond d'eux-mêmes la sensation d'un non-accomplissement, doublé d'une extrême solitude."*

Une douleur que [Jean-Christian Guibert](http://www.lemonde.fr/sujet/ba02/jean-christian-guibert.html) connaît bien. Et a connue toute sa scolarité. *"Maths sup, maths spé, une école d'ingénieurs. Tout cela était intellectuellement intéressant, mais pas nourrissant. J'étais malheureux. Tellement malheureux qu'un jour je suis parti"*, raconte cet homme de 37 ans. A l'issue de quelques années d'errance, Jean-Christian Guibert se lance dans le spectacle de rue, qui l'amène au métier de clown. En 2008, il se décide à faire mesurer son coefficient intellectuel, pour comprendre d'où lui vient cette *"extra-sensibilité"*, terme qui définit le mieux à ses yeux le rapport au monde des surdoués. *"Parce que j'avais besoin de le voir écrit pour relire mes souffrances passées à l'aune de ces résultats."*

Aujourd'hui, la pratique de son métier de clown atténue un peu le poids de sa différence en lui permettant de la gérer. *"Ce travail a plus de sens que tout ce que j'ai pu faire jusqu'ici. Je trouve d'une importance primordiale le fait de parler à l'âme des gens. Le clown est un idiot, un raté, un inadapté. Dans l'échelle de la hiérarchie humaine, il est au dernier barreau. Complètement à rebrousse-poil des directions que suit notre société. N'est-ce pas follement libre ?"*, se demande l'artiste à voix haute.

*(Maryline Baumard - LE MONDE | 17.06.09) |*

**Document 41 : perception des handicapés chez les Inuits.**

Si on attendait des familles qu'elles prennent soin des per­sonnes âgées ou handicapées, isolées et des nécessiteux, on estimait que les personnes handicapées devaient en contre­partie déployer des qualités insoupçonnées. Tantôt oeuvre des esprits, tantôt oeuvre des chamanes, le handicap se présentait comme un horizon de réalisation où la perte d'une compétence physique était compensée par l'octroi de capacités surhumaines. À certains égards, il est vraisemblable de penser que la voca­tion chamanique était ouverte en priorité à ceux qui étaient privés de l'une ou l'autre de leurs facultés physiques, car de nombreux chamanes sont décrits comme des handicapés, c'est-à-dire comme des personnes ayant perdu l'intégrité de leur corps et acquis du même coup des capacités d'une tout autre nature.(...) À ce titre, il n'est pas rare que des chamanes soient eux-mêmes por­teurs d'un handicap physique, à l'instar de nombreuses entités non humaines avec lesquelles ils interagissent.

*(Michèle Therrien et Frédéric Laugrand : « Chez les nuits du Grand Nord , handicap et performativité » - in Charles Gardou : « Le handicap au risque des cultures – Variations anthropologiques » - Erès – 2010)*

**Document 42: Anormalement normal ?**

En outre, tandis que certaines normes, telles la faculté de voir et l'aptitude à lire et à écrire, se trouvent commu­nément réalisées dans la société, il en est d'autres, celles qui se rattachent à la beauté physique par exemple, qui ressemblent plus à des idéaux et constituent par suite des critères auxquels personne ou presque ne satisfait sa vie durant. Et même à s'en tenir aux premières, on cons­tate que leur seul nombre a pour effet de disqualifier bien des gens. On peut affirmer sans absurdité qu'il n'existe en Amérique qu'un seul homme achevé et qui n'ait pas à rougir : le jeune père de famille marié, blanc, citadin, nordique, hétérosexuel, protestant, diplômé d'université, employé à temps plein, en bonne santé, d'un bon poids, d'une taille suffisante et pratiquant un sport.

*(Erving Goffman : « Stigmates- Les usages sociaux du handicap » - Ed. de Minuit – 1975)*

**DOCUMENT 43 : Un américain bien moyen (extraits)**

Pour ton édification, je vais te raconter l'expérience qu'a vécue récemment mon bon ami George Blaxter. (...) Bref, George menait une vie calme et paisible dans un meublé de Fulham lorsqu'un jour, un inconnu frappa à sa porte, se présenta comme un reporter de la rédaction parisienne du *Herald Tribune* et lui demanda quelle était sa réaction à la grande nouvelle (...)

- Personne ne m'en a parlé, dit George.

- Fâcheuse négligence, dit le reporter. Eh bien, en rapport avec cette étude, on a demandé au groupe Emberson s'il pouvait désigner une personne en chair et en os qui correspondrait aux nouveaux paramètres de la moyenne américaine. Les journalistes voulaient quel­qu'un qu'on puisse baptiser monsieur Américain moyen. Vous savez comment sont les journalistes.

- Mais qu'est-ce que je viens faire dans tout ça?

- C'est vraiment déplorable de leur part de ne pas vous avoir prévenu, dit le  reporter. Ils ont interrogé leur ordinateur en leur fournissant leurs listings, et l'ordinateur a sorti votre nom.

- Mon nom? fit George.

- Oui. Ils auraient vraiment dû vous prévenir.

-  Je suis censé être l'Américain moyen?

 - C'est ce qu'a dit l'ordinateur.

(...) Londres souffrait à cette époque d'une pénurie de nouvelles intéressantes, comme d'habitude, et la B.B.C. envoya une équipe interviewer George. C.B.S. en tira un flash « société » de trente secondes et, en vingt-quatre heures, George devint une célébrité mondiale.

Il y eut des répercussions immédiates.(...) Rentrant chez lui, George trouva la gosse Karen en train de faire ses bagages.

- Désolée, George, lui dit-elle, mais je crains que tout ne soit fini entre nous. Mes amis se moquent de moi. Ça fait des années que j'essaye de prouver que je suis unique et particulière, et regarde ce qui m'arrive... Je me retrouve maquée avec l'Américain moyen.

-           Mais c'est mon problème, pas le tien.

-           Écoute, George, l'Américain moyen a forcément une Américaine moyenne pour épouse, sinon, il n'est pas moyen, pas vrai?

-      Je n'y avais jamais pensé, dit George. Bon Dieu, je ne sais pas.

- C'est logique, baby. Tant que je reste avec toi, je suis juste la femme moyenne de l'homme moyen. C'est dur à porter, George, pour une personne de sexe féminin créative et intelligente qui est à la fois unique et particulière et a été la nana de Larry Shark quand il jouait avec Brain Damage l'année où ils ont décroché un disque d'or pour leur tube *Toutes ces narines.* Mais il n'y a pas que ça. Il faut que je pense aux enfants.

-           Karen, qu'est-ce que tu racontes? Nous n'avons pas d'enfants.

-      Pas encore. Mais quand nous en aurons, ce seront juste des gosses moyens. Et ça, je crois que je ne pourrais pas le supporter. Quelle mère le pourrait? Je vais partir, changer de nom et tout recommencer à zéro. Bonne chance, George.

*(Extrait de Robert Sheckley : « Un américain bien moyen » - Revue « Science Fiction » n°4 – 1985- Titre original : The Shaggy Average American Man Story - Gallery, 1979 – Traduit de l'américain par Liliane Sztajn)-* [*http://mondesensibleetsciencessociales.e-monsite.com/pages/documents-divers/robert-sheckley-textes-oublies/un-americain-bien-moyen.html*](http://mondesensibleetsciencessociales.e-monsite.com/pages/documents-divers/robert-sheckley-textes-oublies/un-americain-bien-moyen.html)

**ANALYSES THEORIQUES**

**Document n °44 ANALYSES DE DURKHEIM**

Le crime ne s'observe pas seulement dans la plupart des sociétés de telle ou telle espèce, mais dans toutes les sociétés de tous les types[[1]](#footnote-1). Il n'en est pas où il n'existe une criminalité. Elle change de forme, les actes qui sont ainsi qualifiés ne sont pas partout les mêmes ; mais, partout et toujours, il y a eu des hommes qui se conduisaient de manière à attirer sur eux la répression pénale.

Classer le crime parmi les phénomènes de sociologie normale, ce n'est pas seulement dire qu'il est un phénomène inévitable quoique regrettable, dû à l'incorrigible méchanceté des hommes ; c'est affirmer qu'il est un facteur de la santé publique, une partie intégrante de toute société saine. Ce résultat est, au premier abord, assez surprenant pour qu'il nous ait nous-même déconcerté et pendant longtemps. Cependant, une fois que l'on a dominé cette première impression de surprise, il n'est pas difficile de trouver les raisons qui expliquent cette normalité, et, du même coup, la confirment.

En premier lieu, le crime est normal parce qu'une société qui en serait exempte est tout à fait impossible.

Le crime, nous l'avons montré ailleurs, consiste dans un acte qui offense certains sentiments collectifs, doués d'une énergie et d'une netteté particulières. Pour que, dans une société donnée, les actes réputés criminels pussent cesser d'être commis, il faudrait donc que les sentiments qu'ils blessent se retrouvassent dans toutes les consciences individuelles sans exception et avec le degré de force nécessaire pour contenir les sentiments contraires. Or, à supposer que cette condition pût être effectivement réalisée, le crime ne disparaîtrait pas pour cela, il changerait seulement de forme ;

Sans doute, il peut se faire que le crime lui-même ait des formes anormales ; c'est ce qui arrive quand, par exemple, il atteint un taux exagéré. Il n'est pas douteux, en effet, que cet excès ne soit de nature morbide. Ce qui est normal, c'est simplement qu'il y ait une criminalité, pourvu que celle-ci atteigne et ne dépasse pas, pour chaque type social, un certain niveau qu'il n'est peut-être pas impossible de fixer

Le crime est donc nécessaire : il est lié aux conditions fondamentales de toute vie sociale, mais, par cela même, il est utile ; car ces conditions dont il est solidaire sont elles-mêmes indispensables à l'évolution normale de la morale et du droit.

En effet, il n'est plus possible aujourd'hui de contester que non seulement le droit et la morale varient d'un type social à l'autre, mais encore qu'ils changent pour un même type si les conditions de l'existence collective se modifient. Mais, pour que ces transformations soient possibles, il faut que les sentiments collectifs qui sont à la base de la morale ne soient pas réfractaires au changement, par conséquent, n'aient qu'une énergie modérée

Ce n'est pas tout. Outre cette utilité indirecte, il arrive que le crime joue lui-même un rôle utile dans cette évolution. Non seulement il implique que la voie reste ouverte aux changements nécessaires, mais encore, dans certains cas, il prépare directement ces changements.

De ce point de vue, les faits fondamentaux de la criminologie se présentent à nous sous un aspect entièrement nouveau. Contrairement aux idées courantes, le criminel n'apparaît plus comme un être radicalement insociable, comme une sorte d'élément parasite, de corps étranger et inassimilable, introduit au sein de la société ; c'est un agent régulier de la vie sociale.

*(Émile Durkheim, “Le crime, phénomène normal”. Les règles de la méthode sociologique (1894), Paris, P.U.F., 14e édition, 1960, pp. 65-72.)*

**Document 45 : le crime utile ?**

Ce n'est pas tout. Outre cette utilité indirecte, il arrive que le crime joue lui-même un rôle utile dans cette évolution. Non seulement il implique que la voie reste ouverte aux changements nécessaires, mais encore, dans certains cas, il prépare directement ces changements. Non seulement, là où il existe, les sentiments collectifs sont dans l'état de malléabilité nécessaire pour prendre une forme nouvelle, mais encore il contribue parfois à prédéterminer la forme qu'ils prendront. Que de fois, en effet, il n'est qu'une anticipation de la morale à venir, un acheminement vers ce qui sera ! D'après le droit athénien, Socrate était un criminel et sa condamnation n'avait rien que de juste. Cependant son crime, à savoir l'indépendance de sa pensée, était utile à préparer une morale et une foi nouvelles dont les Athéniens avaient alors besoin parce que les traditions dont ils avaient vécu jusqu'alors n'étaient plus en harmonie avec leurs conditions d'existence. Or le cas de Socrate n'est pas isolé ; il se reproduit périodiquement dans l'histoire. La liberté de penser dont nous jouissons actuellement n'aurait jamais pu être proclamée si les règles qui la prohibaient n'avaient été violées avant d'être solennellement abrogées. Cependant, à ce moment, cette violation était un crime, dans la généralité des consciences. Et néanmoins ce crime était utile puisqu'il préludait à des transformations qui, de jour en jour, devenaient plus nécessaires. (...) De ce point de vue, les faits fondamentaux de la criminologie se présentent à nous sous un aspect entièrement nouveau. Contrairement aux idées courantes, le criminel n'apparaît plus comme un être radicalement insociable, comme une sorte d'élément parasite, de corps étranger et inassimilable, introduit au sein de la société [[2]](#footnote-2) ; c'est un agent régulier de la vie sociale.

*(Émile Durkheim, “Le crime, phénomène normal”. Les règles de la méthode sociologique (1894), Paris, P.U.F., 14e édition, 1960, pp. 65-72.)*

**Document 46 : le crime nécessaire ?**

Rien n'est bon indéfiniment et sans mesure. Il faut que l'autorité dont jouit la conscience morale ne soit pas excessive ; autrement, nul n'oserait y porter la main et elle se figerait trop facilement sous une forme immuable. Pour qu'elle puisse évoluer, il faut que l'originalité puisse se faire jour ; or pour que celle de l'idéaliste qui rêve de dépasser son siècle puisse se manifester, il faut que celle du criminel, qui est au-dessous de son temps, soit possible. L'une ne va pas sans l'autre.

*(Émile Durkheim, “Le crime, phénomène normal”. Les règles de la méthode sociologique (1894), Paris, P.U.F., 14e édition, 1960, pp. 65-72).*

**Document n° 47 : ANALYSE DE ROBERT MERTON**

La grande importance que la civilisation accorde au succès invite les individus à utiliser des moyens interdits mais souvent efficaces pour arriver ne serait-ce qu'à un simulacre de réussite : richesse et pouvoir. Cette réaction a lieu lorsque l'individu a accepté le but prescrit mais n'a pas fait siennes les normes sociales et les procédures coutumières. (...) Le revenu et les promesses de puissance que peuvent apporter à l'individu le vice organisé, les rackets et les crimes sont sans commune mesure avec sa situation actuelle. Bien que notre idéologie des classes ouvertes et de la mobilité sociale persiste à le nier, pour ceux qui sont situés au plus bas niveau de la structure sociale, la civilisation impose des exigences contradictoires. D'une part, on leur demande d'orienter leur conduite vers la richesse ("tout homme doit être roi") et d'autre part on leur en refuse les moyens légaux. La conséquence de cette incohérence est une proportion élevée de comportements déviants. Dans ce contexte, Al Capone représente le triomphe de l'intelligence amorale sur les "échecs" dus à une conduite morale dans une société où les canaux qui assurent la mobilité sociale sont fermés ou trop étroits, et où *tous* les individus sont invités à concourir pour obtenir le grand prix de la réussite économique et sociale. Nous touchons ici un point d'une extrême importance ; ce n'est pas seulement le manque de possibilités ou l'estime exagérée pour le succès financier qui provoque une haute fréquence de comportements déviants. Une structure de classes plus rigides, une société organisée suivant des castes limiterait peut être les possibilités des individus défavorisés beaucoup plus que ne le fait la structure actuelle de la société américaine. Mais, dans celle-ci, les buts sont censés transcender l'ordre des classes, alors que l'organisation sociale actuelle laisse en fait subsister des différences entre les classes dans les possibilités d'atteindre ces buts. **Dans cet état de choses, la vertu cardinale, l'ambition, est à l'origine du vice cardinal américain, le comportement déviant**.

*(Source : Robert K.Merton, Eléments de théorie et de méthode sociologique, Ed G.Monfort, 1965)*

**Document ° 48 : L’ECOLE DE CHICAGO**

Quand on décrit la violence comme un produit de l'anomie et de la désorganisation sociale, il ne faut pas croire que celles-ci n'engendrent que de la solitude et du *flottement normatif*. En effet, si les individus se détachent des normes et des identités collectives de la " grande société " comme aurait dit

Émile Durkheim, c'est pour mieux se reconnaître dans les appartenances limitées du quartier, de la bande et du groupe. Ces identifications sur la base de territoires, d'" ethnies ", de cultures diverses, appellent souvent le recours à la violence dans la mesure où l'identité est d'autant plus forte qu'elle repose sur un conflit, une sorte de " guerre larvée " contre d'autres groupes. On entre alors dans le jeu continu de la défense de l'" honneur " et des vengeances, de l'insulte et de l'appel à la dignité. On retrouve parfois la même logique dans les oppositions de groupes de supporters des équipes de football qui choisissent des " noms de guerre " et qui défient leurs adversaires à travers des injures plus ou moins ritualisées entraînant parfois des " passages à l'acte ". Autrement dit, l'affaiblissement du contrôle social dans une société qui ne propose plus des régulations collectives fortes, peut engendrer à la fois plus d'individualisme et plus de " tribalisation " des relations sociales. Quand je ne peux plus me reconnaître dans ma classe sociale, dans mon Église ou dans mon pays, j'adhère à la sous-culture de ma bande et de mon groupe qui n'existent que dans leur opposition à d'autres.

*(F. Dubet, « Violences urbaines », in La société française contemporaines, les Cahiers Français*

*n°291, juin 1999).*

**Document n° 49**:  **L’ETIQUETAGE CHEZ HOWARD BECKER**

Une conception sociologique définit la déviance comme la transgression d'une norme acceptée d'un commun accord. Elle entreprend ensuite de caractériser ceux qui transgressent les normes et recherche dans la personnalité et dans les conditions de vie de ceux-ci les facteurs susceptibles de rendre compte de la transgression. Cette démarche présuppose que ceux qui ont transgressé une norme constituent une catégorie homogène parce qu'ils ont commis le même acte déviant.

Cette présupposition me semble négliger le fait central en matière de déviance, à savoir que celle-ci est créée par la société. Je ne veux pas dire par là, selon le sens habituellement donné à cette formule, que les causes de la déviance se trouveraient dans la situation sociale du déviant ou dans les “facteurs sociaux” qui sont à l’origine de son action. Ce que je veux dire, c’est que *les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance*, en appliquant ces normes à certains individus et en les étiquetant comme déviants. De ce point de vue, la déviance *n'est pas* une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un "transgresseur". Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette. [...] Des individus peuvent être désignés comme déviants alors qu’en fait ils n’ont transgressé aucune norme. Et ceux qui ont effectivement transgressé une norme peuvent ne pas être tous appréhendés comme “déviants”. Le caractère déviant ou non d’un acte dépend donc de la manière dont les autres réagissent.

*(Source : Howard S.Becker, Outsiders, Edition Métaillé 1985)*

**Document n° 50 : LA STIGMATISATION SELON ERVING GOFFMAN**

Il convient d'abord de resituer la notion de stigmatisation dans l'ensemble des analyses sur la déviance. La déviance, qui peut amener aux situations d’exclusion, de ségrégation ou de marginalité, peut dans un premier temps être comprise comme un écart aux normes ou aux valeurs de la société ou du groupe d'appartenance. Dans l'optique de Merton il s'agit du résultat d'une mauvaise adéquation entre les buts valorisés de la société et les moyens qu 'elle met à la disposition de ses membres[[3]](#footnote-3). Le déviant sera celui qui accepte les buts valorisés par la société (l'enrichissement par exemple) mais n'utilise pas les moyens légitimes pour y parvenir. Sera également déviant celui qui refuse aussi bien les moyens que les buts de la société. Dans cette perspective la déviance apparaît largement comme le résultat d'une action de l'individu. Howard Becker renverse cette perspective ( retrouvant en cela des idées de Durkheim[[4]](#footnote-4) )en montrant que la déviance, loin d'être le résultat voulu ou non d'une action individuelle, est le résultat d'une qualification d'un acte par la société ("labeling theory" ou "théorie de l'étiquetage")[[5]](#footnote-5). La déviance peut être également vue, dans l'optique de l'Ecole de Chicago, comme un processus de socialisation au sein d'un sous groupe[[6]](#footnote-6).

La notion de stigmatisation, quant à elle, est attachée au nom d' Erving Goffman qui la développe dans son ouvrage "Stigmates - Les usages sociaux des handicaps" (Editions de Minuit - 1975 - première édition en 1963).(…) Pour Goffman le stigmate correspond à toute caractéristique propre à l'individu qui, si elle est connue, le discrédite aux yeux des autres ou le fait passer pour une personne d'un statut moindre.

Il distingue donc trois grandes catégories de stigmates:

- Les stigmates corporels : les handicaps physiques (nous insisterons plus particulièrement sur celui ci à partir du livre de Robert Murphy), les troubles de la vision (myopie, cécité,...), les défauts du visage ou du corps (difformité, bec de lièvre, nanisme,...)

- Les stigmates tenant à la personnalité et/ou au passé de l'individu : troubles du caractère, séjour passé dans un hôpital psychiatrique, alcoolisme..., dans certaines situations socio-historiques ce peut être le discrédit attaché à la femme divorcée, au chômeur, à l' homosexuel,...

- Les stigmates "tribaux" qui correspondent à la race, à la religion ou à la nationalité et peuvent être transmis de génération en génération : le cas des noirs aux U.S.A. en est le meilleur exemple.

Ces stigmates peuvent être visibles (infirmité, couleur de peau,...) : l'individu est alors dit "discrédité" et son problème sera de contrôler correctement l'interaction troublée par l'existence de ce stigmate. L'importance de ce contrôle dépendra de "l'importunité" du stigmate : jusqu'à quel point un stigmate trouble-t-il l'interaction? Ainsi le fait d' être dans un fauteuil roulant ne gênera guère une discussion de travail autour d'un bureau alors que celle ci sera rendue beaucoup plus difficile pour une personne atteinte de bégaiement. Il faudra également tenir compte du "foyer apparent" du stigmate : trouble-t-il les relations dans quelques situations précises ou remet-il en cause l'ensemble des relations de l'individu ? Ainsi le fait d’être amputé d'un doigt ne sera gênant que pour des interactions précises alors qu' une extrême laideur remet en cause l'ensemble des interactions.

Le stigmate peut aussi être invisible (avoir un passé de délinquant,...): l'individu est alors "discréditable" et son problème devient celui du contrôle de l'information à propos de son stigmate.

(…): la situation de stigmatisé suspend tous les autres rôles sociaux, devient le centre de toutes les pensées et donc le premier élément de définition de l'individu. Le rôle social est non seulement construit sur le stigmate mais de plus, à cause du caractère particulier du stigmate, il devient totalement indéterminé.

*(Thierry Rogel : « La stigmatisation » DEES 107 - MARS 1997)*

VI) LA SOCIALISATION DANS LA COUR DE RECREATION

1. Emile Durkheim appelle « crime » tout écart à la norme. La notion est donc plus large que la seule définition juridique du crime. [↑](#footnote-ref-1)
2. Nous avons nous-même commis l'erreur de parler ainsi du criminel, faute d'avoir appliqué notre règle (Division du travail social, p. 395, 396). [↑](#footnote-ref-2)
3. Robert K. Merton : "Eléments de théorie et de méthode sociologique" (Plon - 1965) [↑](#footnote-ref-3)
4. E. Durkheim : "Les règles de la méthode sociologique " (P.U.F. -17ème édition - 1968). [↑](#footnote-ref-4)
5. H. S. Becker : " Outsiders" (Ed. Métailler - 1985). [↑](#footnote-ref-5)
6. A. Coulon : " L'Ecole de Chicago" (P.U.F. - 1992). [↑](#footnote-ref-6)